



# Antoine d'Agata : la photo « avec risques et périls »

Qu'il parte en Libye ou couche avec une prostituée malade,  
le photographe se met au cœur de la violence du monde



ANTOINE D'AGATA / MAGNUM PHOTOS-MARSEILLE, 1997 COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS

## Entretien

**L**es images en forme de cauchemars, témoins des errances sexuelles et narcotiques d'Antoine d'Agata ne laissent jamais indifférent. Il explique comment la photo ne se sépare pas de sa vie. Et revient sur le côté politique de son œuvre.

**Dans les images de la nuit, où se mêlent le sexe et la drogue, vous êtes à la fois le photographe, le sujet de la scène...**

Je pense que la photographie a été sous-utilisée. On l'a réduite à de la peinture ou à de la prise de notes journalistique. Mais c'est le seul langage artistique qui impose une implication dans le monde. Tout mon apport tourne autour de ça : comment rendre au photographe sa responsabilité. Aujourd'hui, on voit partout cette distance, cette pseudo-objectivité documentaire... Pour moi, c'est une position irresponsable. Il faut assumer son rapport aux gens.

**Mais peut-on vivre et photographier en même temps ?**

J'explore l'espace entre la photographie et l'expérience. C'est une utopie, quand la photo est vraiment là, l'expérience en souffre. Et dès que tu es vraiment dans la vie, la photo se défait, c'est ce qui s'est passé quand j'ai fait *Ice* [Images en manœuvres Editions]. J'étais tellement dans la défonce que je n'avais plus rien à foutre de la photographie. Mais pour moi, c'est la seule voie possible. La photo m'a permis d'aller là où je n'aurais pas eu la force d'entrer. Parfois, je ne sais plus si je montre les choses que je vis ou si je les provoque pour les photographier.

**On vous a accusé d'exploiter vos modèles, des prostituées...**

Je suis prêt à défendre la vérité de ma position par rapport à elles, parce que ces femmes sont incroyables. Dans l'exposition, il y a une vidéo où elles parlent, c'est juste et fort, il y a de l'amour, du respect, de la violence, des critiques. L'écran est noir, car aucune de mes images n'était à la hauteur de ce qu'elles disent ! Ça m'insupporte qu'on puisse porter des jugements moraux.

**Quelle relation avez-vous avec elles ?**

J'ai conscience de la différence

de mon statut, de ma liberté – je peux rentrer et sortir. Je ne suis pas dans le romantisme en disant je suis comme elles. Les filles le savent. Elles me testent, elles ne sont pas là pour donner mais pour prendre, pour survivre. Je leur demande beaucoup : du temps, de la confiance, des images, des émotions, mais elles ne donnent rien pour rien. Je fais tout à mes risques et périls. On n'a qu'une existence, et notre devoir est de vivre le plus juste possible, de faire des choix, de prendre des risques. Quand je vais en Libye, je n'ai aucune expérience, je ne pars pas pour un journal, mais pour être à la hauteur de ce que je veux vivre du monde. C'est exactement la même démarche quand je rencontre une fille qui est malade et qui me demande de baiser sans capote. Ce n'est pas comme photographe que je fais tout ça, c'est comme être humain.

**Pourquoi mélanger vos photos de nuit, avec les prostituées, et de jour, sur les migrants, les conflits, le travail ?**

C'est la première fois que je donne de la cohérence à l'ensemble du travail. C'est important pour sortir de la caricature où on m'a enfermé... Mon travail a toujours été très politique. Je suis venu à la photographie à 30 ans. Avant, j'ai zoné à Marseille, en traînant avec la mouvance autonome. J'ai passé des années au Salvador pendant la guerre civile, au Nicaragua pendant la révolution sandiniste... ça n'a jamais été une déchéance de junkie.

J'ai toujours voulu être là où il y avait des enjeux politiques, mais sans renoncer à tous les côtés existentiels et « destroys » liés au sexe, à l'alcool, à la drogue. Avec mes copains de l'époque, on était des fouteurs de merde avec une conscience politique, on voulait être avec les gens, dans la violence du monde. Cette solidarité avec les êtres déchus était au cœur de ma vie. Ça l'est resté.

**Le lien entre toutes les photos, c'est la violence ?**

Je confronte des violences qui ne sont pas de même ordre. Il y a une violence sociale et économique exercée sur ceux qui ont affaire à la migration, à la guerre. Quand j'ai couvert les opérations

de rénovation urbaine à Marseille, j'en ai fait contre le commanditaire, Euroméditerranée : sur les images on dirait Beyrouth. Les migrants qui sont de dos, on est dans la douleur, l'absence d'identité.

Dans le travail de la nuit, c'est une autre violence. Elle est générée par les individus eux-mêmes. C'est une réaction, une révolte contre la violence qui leur est faite. Le terme « anticorps », titre de l'exposition et du livre, vient de là.

**Les prostituées seraient des résistantes ?**

Ce qu'elles m'ont appris, c'est que pour survivre, elles sont forcées de réinventer un mode d'être, qui passe par la jouissance narcotique, sexuelle. C'est la seule façon de ne pas crever en silence. Cette violence se retourne contre elles, elle est sans objet, aveugle, désespérée.

Mais elle va contre les structures, contre les morales, la fatalité de la misère. Quand tu n'as rien, il n'y a pas d'autre choix que la sensation. C'est pour ça que la drogue a tant d'importance dans ce monde. C'est l'outil le moins cher qui te fait sentir, exister.

**Ce n'est pas une évasion ?**

Je ne crois pas que ce soit un leurre. Ce qui m'intéresse, c'est que ce mélange de sensation, de défonce, de violence, de contagion à travers la maladie débordante, éclabousse, pervertit et contamine les structures raisonnables et stables de la société.

La drogue, cela va au-delà du destin de ces femmes-là, elle ébranle des pays entiers. Si tu vas au Mexique, le rôle des méthamphétamines est énorme dans la guerre du narcotraffic – ça atteint un degré de sauvagerie, les structures sociales s'effondrent. Au Brésil, en Asie du Sud-Est, il n'y a pas que les putes qui se défoncent, il y a les paysans, ces drogues ont une capacité de destruction énorme.

**Est-ce qu'il est possible de continuer cette vie-là longtemps ?**

Je ne fais pas d'images en ce moment, je me suis cramé à l'*Ice*. Il y a une fatigue, un épuisement. J'ai payé le prix de tout ça, je n'ai pas d'endroit à moi depuis des années, je ne vends pas mes photos... Mais la question, pour moi, n'est pas quand arrêter, mais comment aller plus loin. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR**

**CLAIRE GUILLOT**

## Sous le flot d'images, un regard perçant

L'EXPOSITION d'Antoine d'Agata au BAL n'est pas une exposition, c'est un flot d'images qui vous arrive en pleine figure. Au sous-sol, sans aucune légende, les images couvrent l'espace du sol au plafond, collées comme un unique papier peint, rythmées par quelques tirages. Toutes les séries de d'Agata sont là, dans un ordre plus ou moins chronologique, mais elles débordent, se mélangent, se superposent...

Le tout décevra peut-être les amateurs d'images léchées et superbement tirées. Et il est difficile pour le spectateur de s'y retrou-

ver, même avec le plan fourni. Mais cette présentation, qui est plutôt une installation d'art contemporain, fonctionne. Les commissaires Fannie Escoulen et Bernard Marcadé l'ont voulu ainsi pour rompre avec les codes de la photographie classique et insister sur le côté performatif du travail – Antoine d'Agata n'est pas un observateur, il se place comme auteur, sujet, voire personnage de ses images.

Leur choix n'affaiblit pas la puissance de l'œuvre, portée de bout en bout par le même regard insomniaque et violent, par des

cadres implacables. Leur sélection met surtout en valeur l'ampleur de la palette du photographe. De d'Agata, on retient d'habitude surtout sa descente aux enfers sexuelle et narcotique, ses photos floues et subjectives qui détaillent – jusqu'à l'overdose – sa recherche morbide de l'extase et des sensations extrêmes.

Ici, cette quête intime est équilibrée par des séries moins connues et pourtant très frappantes : visions urbaines à la netteté cinglante, migrants privés de droits et de visage, chambres de putains semblables à des cellules, tra-

vailleurs dissous dans leur tâche. Et même des images terribles de prostituées postées sur Internet par la police... Un regard sincère et perçant porté sur l'envers du monde. ■

Cl. G.

« Anticorps », Antoine d'Agata. Le BAL, 6, impasse de la Défense, Paris 18°. Tél. : 01-44-70-75-51. Jusqu'au 14 avril. Séance de cinéma au cinéma des Cinéastes. [www.le-bal.fr](http://www.le-bal.fr). Livre « Anticorps », Editions [Xavier Barral](http://www.xavierbarral.com), 500 p., 70 euros. « Odysées », d'Antoine d'Agata, MuCEM à Marseille, du 9 août au 23 septembre. [www.mucem.org](http://www.mucem.org)